dix-sept ans, à laquelle il n'avait jamais fait attention jusque-là, ni lui, ni personne.

Elevée à la dure, dans toutes les misères de la vie errante, habituée à ne compter pour rien nulle part, à passer partout inaperçue à la suite de son grand-père, elle avait, aussitôt celui-ci installé à la place d'honneur, gagné ce coin détourné où, fatiguée sans doute de la marche du jour, elle s'était assoupie.

La lueur vacillante de la lampe de la forge, suspendue à une solive, éclairait sa pose abandonnée, et Valery se demandait si c'était bien la même fillette qu'il avait vue déjà sommeiller à ce même endroit, tant elle lui paraissait changée et embellie; encore que les pommiers n'eussent guère fleuri qu'une fois depuis leur dernière rencontre. Mais faut-il plus de temps pour métamorphoser une gamine en jeune fille, quand son heure a sonné, et lui-même, bien qu'il demeurât défiguré et difforme pour la vie, n'avait-il pas pris vingt ans et de viriles moustaches dans cet intervalle?

La petite Cantouëtte s'était épanouie, tout en courant les routes, au soleil de la campagne, comme une fleur sauvage, et l'on eût juré que toutes celles qu'elle avait rencontrées au bord des grands chemins lui avaient prêté un peu de leur délicatesse, de leur fraîcheur et de leur éclat. En dépit du hâle, de la poussière et de la lassitude, son teint avait la blancheur satinée des liserons; sa bouche, le vermeil attrait des fraises de bois. Ses paupières baissées semblaient deux pétales d'églantine frangés de soie blonde. Elle était mignonnement faite, comme pour peser moins à la terre qui devait la porter, et sa douce figure, aux traits finement allongés, avait la touchante expression de confiance des êtres déshérités qui attendent de Dieu, comme les petits oiseaux, la pâture du lendemain.

Valery, émerveillé, ne pouvait détacher d'elle ses regards; il se disait que pas une fille aux Quatrevents n'avait cette candide expression et cette exquise beauté; elle lui faisait l'effet, sous les reflets rougeâtres de l'antique lampe de cuivre, d'une des figures idéales de légende dont se berçaient ses rêveries solitaires; et en même temps la voir vivante, tiède et rosée, respirer doucement si près de lui éveillait dans son sein un trouble inconnu...

Quand le père Cantouët eut fini son récit, il se fit un brouhaha dans l'atelier qui la tira de son somme. Elle se leva, fit le tour de l'assistance avec une vieille assiette d'étain où chacun mit ce qu'il voulut, remercia Valery de son hospitalité et emmena le vieux conteur.

Valery les regarda s'éloigner, la main dans la main, au milieu des veilleurs, par la rue tortueuse baignée de clair de lune. Ensuite il rentra et ferma sa porte. Mais au lieu de décrocher sa lampe et d'aller se coucher, il se rassit à sa place et se mit à songer, tant et si longuement qu'une lumière rose, filtrant à travers les étoiles verrières des châssis, vint le surprendre.

Stupéfait et un peu honteux de s'être oublié à ce point, il se secoua, étira ses longs bras de bossu, alla à la fenêtre et l'ouvrit.

L'aurore se levait au-dessus de Cayeux, empourprant le ciel vers les collines d'Onival, et semant sur la mer, tranquille et pleine comme une coupe, de longues traînées safranées qui verdissaient le bleu foncé de sa surface et qu'un vent léger semblait faire onduler jusqu'à l'horizon.

Le bossu aspira violemment cette brise marine, et fit un effort pour chasser ses pensées.

—Allons, se dit-il, qu'ai-je affaire de rêver à cette fillette errante que je ne reverrai sans doute de sitôt. Travaillons, cela vaudra mieux.

Il alluma sa forge, prépara ses outils, et se mit à la besogne. Mais il avait beau faire, il n'était pas en train. Au bout de quelques heures, il fut pris d'une lassitude extrême, et en même temps d'un besoin de changer de place, d'aller respirer n'importe où, bien loin.

Il se lava le visage et les mains, rabattit ses manches, passa une blouse de laine, posa sur sa tête un béret de drap foulé et laissant son feu s'éteindre et sa serrure commencée s'achever toute seule, il prit à tout hasard le sentier du bord de la falaise, puis celui du Hable.

Ce sentier suivait le bassin dans toute son étendue. Valery eut bientôt traversé les maigres cultures d'Onival, les pâturages communaux, couverts d'autant d'a joncs que de bonne herbe, et il arriva au plein désert du marécage.

Devant lui, coupée de dunes blanches et d'étroites bandes de gazon, une forêt de roseaux et d'osiers hérissait à l'infini ses lances droites entremêlées de pompons duveteux, et ses pâles feuillages menus. En son milieu, l'eau du Hable sourdait, abondante et limpide, s'ouvrant çà et là un chenal sans profondeur, au lit de gavier fin, aux transparences cristallines, aux détours nombreux, véritables sentiers de carpes et d'anguilles que suivaient à fleur d'eau, sans se presser, des troupes d'ablettes et de goujons entre une double rangée de myosotis fleuris: ailleurs, elle s'élargissait, s'approfondissait en mares immobiles et sombres où couraient de blanches guirlandes de nénuphars et qu'entourait une triple enceinte de gigantesques hampes inclinées.

A ce moment de l'année, tout un monde visible et invisible de bêtes aquatiques, d'oiseaux, d'insectes, de poissons, vivait et pullulait dans ce marécage immense, abrité de tous les vents, et pénétré des rayons fécondants du soleil.

Des vols de libellules passaient continuellement en frissons de gaze à la surface moirée des eaux. Des roitelets de marais, des friquets, des mésanges à tête bleue, des lavandières voletaient en gazouillant à la pointe des roseaux dont les houppes flexibles se courbaient sous leur poids léger. Et plus bas, dans l'enchevêtrement épais des tiges, des herbes et des joncs, il y avait toutes sortes de bruits mystérieux: des cris d'appels et des battements d'ailes, des pépiements confus de jeunes couvées, des poursuites de brochets, des sauts de grenouilles et de salamandres, qui se mêlaient d'un bout à l'autre des étangs et montaient, confondus en une harmonie vague et puissante, dans la paix ensoleillée du matin.

Valery s'avançait lentement, rafraîchi et calmé par cette quiétude profonde des êtres et des choses.

Ses pensées devenaient plus légères; il respirait avec ivresse l'air embaumé de sauge de marais, et le souvenir de la fillette endormie qui l'avait fait rêver toute la nuit se fondait en vaporeuse image dans le lointain bleui des roseaux. Soudain, à un détour du sentier, au plus sauvage du Hable, il la découvrit en personne, assise au bord d'un courant. Les cheveux bouffants comme des frisons d'or autour du mouchoir grossier qui les retenait, les pieds nus pendant au-dessus de l'onde, les yeux attachés sur une touffe de myosotis moins bleus que leur teinte, elle manœuvrait en souriant une longue canne de roseau armée d'une ligne et toute la gaîté, toute la lumière, toute la grâce de la matinée et du paysage étaient en elle.

Saisi de surprise, il s'arrêta. Mais déjà elle l'avait vu et le saluait doucement, d'un joli signe de tête. Il se rapprocha:

—Eh! Bonjour, petite Cantouëtte, dit-il en lui rendant son salut, que faites-vous donc là?

—Mais, vous le voyez bien, répondit-elle, je pêche.

—Et pourquoi pêchez-vous?

—Pour déjeuner tout à l'heure. Le grand-père a faim.

—Est-il dans le marais avec vous?

—Certainement, il prend le soleil auprès de notre logis, là, derrière ces grands roseaux.

Et elle lui expliqua comment, ne sachant que devenir pendant l'été, où l'on n'avait guère le temps d'écouter des contes et des chansons, et ayant appris qu'il y avait dans le Hable une hutte de pêcheur inhabitée, ils s'y étaient installés pour la belle saison. Il leur restait encore quelques bribes des aumônes de l'hiver; elle savait poser des lignes et tendre des gluaux; elle espérait